Document généré le 11 oct. 2024 23:08

Revue d'histoire de l'Amérique française

BÉLANGER, Réal, *Wilfrid Laurier; quand la politique devient passion*. Québec et Montréal, Presses de l'Université Laval, Les Entreprises Radio-Canada, 1986. 18,95 $

Patrice A. Dutil

Volume 41, numéro 4, printemps 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/304628ar
DOI : https://doi.org/10.7202/304628ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Dutil, P. A. (1988). Compte rendu de [BÉLANGER, Réal, *Wilfrid Laurier; quand la politique devient passion*. Québec et Montréal, Presses de l'Université Laval, Les Entreprises Radio-Canada, 1986. 18,95 $]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *41*(4), 613–616. https://doi.org/10.7202/304628ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

BÉLANGER, Réal, *Wilfrid Laurier; quand la politique devient passion*. Québec et Montréal, Presses de l'Université Laval, Les Entreprises Radio-Canada, 1986. 18,95$

Étant habitué de voir les réseaux de télévision canadiens diffuser des versions romanesques de l'histoire américaine, il me fit plaisir de voir évoluer

sur le petit écran quelques-uns des chapitres de l'histoire politique du Canada. Avec ses comédiens de premier rang, la série Wilfrid Laurier a su capter l'attention de plusieurs auditeurs, tant au Québec que partout au Canada.

Que la série ait été réalisée par la chaîne française de Radio-Canada est d'autant plus remarquable que Wilfrid Laurier n'a pas suscité beaucoup d'intérêt chez ses compatriotes depuis sa mort. C'est sans doute dans l'espoir de combler ce vide dans l'esprit du grand public que le professeur Réal Bélanger a donné un caractère de ce que les Américains appellent «pot history» à sa plus récente étude. À la manière du spectacle de la télévision, l'ouvrage est rédigé dans un style aisé et naturel qui évite les notes de renvoi et les explications détaillées. Sir Wilfrid Laurier, le premier Canadien français à accéder au poste de premier ministre, aura dû attendre presque soixante ans avant de faire l'objet d'une biographie originellement écrite dans sa langue natale.

Bélanger, qui a contribué à la série télévisée, ne se garde point d'injecter un peu de drame dans la description de la vie de son héros. Il incite ses lecteurs à «s'imaginer» quelques scènes et à «observer» des choses tout comme si elles se déroulaient dans le salon familial. Dans sa mission d'intéresser les profanes, ce livre réussit avec brio; pour les spécialistes en quête de nouvelles interprétations, cependant, l'oeuvre décevra.

Qui est-il le Laurier de Bélanger? L'auteur reprend les grands thèmes et les interprétations qui sont bien connus. L'histoire de Laurier serait celle d'un impitoyable *rouge* qui découvre soudainement l'intérêt de soutenir l'union canadienne. Après avoir décrié le radicalisme de ses jeunes années, Laurier sera choisi leader du Parti libéral en 1887. Neuf ans plus tard, il est élu premier ministre et conservera ce poste malgré l'opposition des nationalistes, tant bourassistes qu'«impérialistes». Il survivra aux crises de la guerre des Boers et de la formation des provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta, mais s'effondrera sur les écueils que sont devenus le projet d'une marine de guerre canadienne et celui de la réciprocité. Somme toute, Laurier connaît de grands succès parce que l'homme est solide, poète, intègre, idéaliste, «nationaliste» canadien dans le plus beau sens possible. S'il essuie des défaites, c'est grâce à des ennemis politiques qui ne partageaient pas ses rêves ambitieux pour le Canada.

L'histoire de Laurier n'aurait pas été moins intéressante si l'auteur avait pu cerner la pensée de Laurier avec plus de précision. Bélanger écrit que «Wilfrid naît et grandit dans les plis du drapeau libéral» (p. 13) et que le jeune Laurier est très intéressé par la politique des «rouges» (p. 23). Il démontre cependant qu'en 1860 Laurier s'exclama devant l'audience de son collège que «dépouiller le pape de son pouvoir temporel, c'est lui ravir sa liberté d'action». L'année suivante, par contre, Laurier dit: «Je n'ai jamais cru au pouvoir temporel du pape.» Le «rougisme» du jeune Monsieur Laurier est donc douteux. Aussitôt arrivé à Montréal, le jeune Laurier ne se joint pas à l'Institut canadien mais gagne les rangs de l'Institut canadien-français et rejoint «les libéraux modérés» (p. 34). Comme le souligne Bélanger, il est très difficile d'expliquer ce Laurier.

Que Laurier ait été un «rouge» reste fort discutable, mais l'auteur se garde de porter un jugement solide. Il sent que les définitions accceptées du «rougisme» cadrent mal avec la réalité et il tente rapidement de nuancer ces étiquettes. Bélanger indique que le jeune Laurier est invité par Gonzalve Doutre

et Rodolphe Laflamme (un «rouge radical»), à passer au «rougisme intégral» en s'alliant à l'Institut canadien en 1862 (p. 34). L'auteur assume que dans l'esprit du jeune Laurier les «principes démocratiques, de tolérance et de liberté s'affermissent. Ses convictions anti-ultramontaines se renforcent». (p. 35) On remarque que Laurier se rangera avec l'Institut canadien pour combattre le plan confédératif, mais cela ne veut pas dire qu'il partage l'idéologie «rouge». En fait, l'auteur ne fournit aucune preuve que Laurier partage l'anticléricalisme de ses frères «rouges». Son «rougisme» semble se limiter exclusivement à son opposition au projet fédératif.

Il ne faut pas oublier que l'Institut canadien était devenu passablement conservateur durant les années 1860. L'Institut canadien qui accueillit Laurier n'était pas le même que celui de la fin des années 1840. Léon Pouliot a bien démontré que Gonzalve Doutre, une des étoiles du mouvement, semblait subir des remords de conscience à cette époque et s'acharnait à démontrer que l'Institut n'était aucunement inamical envers l'Église (*RHAF*, 23,2, septembre 1969). L'auteur ne convainc donc pas quand il discute les idéologies de Laurier. Le conservatisme foncier qui anime Laurier semble confondu à un libéralisme «pragmatique». C'est pour cela que Laurier se joindra au premier parti national en 1871, mouvement qui cherchait décidément à creuser un gouffre entre le libéralisme «rouge» et une imitation du libéralisme «anglais». Laurier ne changera jamais. Même alors qu'il est poussé par quelques libéraux à renouveler le libéralisme pour le 20e siècle, il se méfiera.

Peut-être pour n'avoir pas voulu répéter l'oeuvre du professeur Neatby sur Laurier et le Québec, l'auteur situe difficilement son héros dans le contexte de sa province natale. Quelques lignes brossent un tableau de la transformation industrielle de la province. On parle rapidement du mouvement ouvrier. Laurier, Bélanger s'en rend bien compte, est implacable. L'une après l'autre, les campagnes électorales refusent de répondre aux réalités socio-économiques et n'auront d'autre slogan que Laurier le chef, Laurier le charismatique. En fait, l'auteur semble partager l'opinion d'Oscar Skelton, un ancien biographe de Laurier, qui disait que le grand chef «reigned supreme» au Québec. Plusieurs dénouements politiques qui auraient pu nuancer cette affirmation sont négligés. On souligne, par exemple, que Laurier a su bloquer la nomination de radicaux au cabinet de Félix-Gabriel Marchand en 1897. Comment se fait-il alors que Joseph-Emery Robidoux et George Washington Stephens, deux radicaux réputés, se retrouvent dans le cabinet et que, six mois plus tard, Marchand présente un projet de loi visant à restaurer le poste de ministre de l'éducation? Par ailleurs, on explique que Laurier revient de vacances en décembre 1904 pour s'occuper de la question brûlante des territoires du Nord-Ouest. Il faut signaler que l'aile du Parti libéral au Québec vivait des jours noirs à cette époque alors qu'une campagne dirigée contre le chef Simon-Napoléon Parent, le protégé de Laurier, faisait des ravages. Laurier dut raccourcir ses vacances pour soigner, en vain, son parti. Il est fort possible que le grand chef exerçait moins d'influence que ne le laisse entendre l'auteur.

Bélanger présente donc Laurier dans une biographie à l'ancienne mode. La vie du premier ministre y est décrite avec grande sympathie, mais le contexte socio-politique et intellectuel dans lequel Laurier évoluait n'est pas bien fixé et l'évolution de la pensée de Laurier demeure malheureusement embrouillée. Il suffit peut-être d'espérer que les lecteurs de ce livre intéressant seront encou-

ragés à poursuivre des recherches et qu'éventuellement cette énigme du Canada français sera comprise.

Scarborough, Ontario PATRICE A. DUTIL